

Georges et Michel Zink

De Hagenbach à la Sorbonne et à l'Académie française

Samedi 6 avril à la Halle au Blé d'Altkirch. Salle comble pour une rencontre avec Michel Zink, élu à l'Académie française en décembre 2017, professeur au Collège de France, écrivain et éminent spécialiste de la littérature médiévale française. En même temps, hommage à son père, Georges Zink (1909-2003), qui grandit dans un village d'à côté, Hagenbach, fréquenta le collège d'Altkirch, puis s'envola jusqu'à la Sorbonne où il fut un éminent spécialiste de la littérature médiévale... allemande. Par ailleurs, si l'on peut dire, auteur d'une œuvre poétique originale, écrite dans son dialecte sundgauvien, Bilder vo d'haim vom Schorsch, Sichelte (Moisson), D'Kaltnacht (La veillée).

Deux parcours de vie admirables, enracinés dans la terre paysanne d'Alsace. Deux générations engrenées l'une dans l'autre et habitant deux cultures. L'origine n'est pas absolument destin, mais impulsion, énergie motrice.

Un de ses cousins alsaciens avait imaginé qu'il apparaîtrait en habit chamarré d'académicien. Il en sourit. « Beaucoup trop lourd, cet habit. » Il portait un blazer bleu foncé, une des ces vestes que l'on peut porter élégamment en toute circonstance. D'emblée, et sans façon, il a mis à l'aise l'auditoire nombreux, car il était lui-même à l'aise, de plain-pied avec lui. Pas de fausse modestie, qui ne trompe personne, il assume ce qu'il est devenu, mais une réelle et réfléchie humilité. « Ma situation, dit-il, est à la fois flatteuse et gênante. Je suis là grâce à mon père. » C'est lui qui est monté très haut. Un vol d'aigle, à partir d'une condition paysanne. Ses frères aînés ont repris la ferme. Ses sœurs ont épousé des commerçants de village. Moi, je suis comme le roitelet de la fable, juché sur l'aigle ; il m'a été facile de monter un peu plus haut, du moins dans les honneurs, sauf que je n'ai pas eu à ruser et à me dissimuler dans le plumage. Au contraire, l'aigle m'a généreusement pris sous ses ailes et sa joie fut de me voir voler à sa hauteur.

Zink ou Zinc ?

Bien que de l'Académie française, je me sens moins immortel que lui, car la science et les arts passent, mais mon père a gagné son immortalité dans la poésie, au sein de la langue alémanique. Je le sais, même si je ne suis pas capable de lire parfaitement son œuvre et de l'apprécier pleinement. Je le regrette. Je sais, et lui devait le savoir aussi, obscurément, que

l'immortalité est donnée à un poète dans la mesure où ses chants pénètrent la langue de la tribu qu'ils parachèvent, donnant un sens et un son plus purs à ses mots. La langue de la tribu transcende la tribu !

Ecoutez un des plus beaux vers de la langue alsacienne : *Lislig murmelt d'Ill*. La rivière qui a donné son nom à l'Alsace, *Illsäss*, murmure. (Le Rhin mugit, selon Victor Hugo.) Etymologie pas sûre, pas unique, mais admettons l'hypothèse. L'Ill pourra disparaître un jour, et le pays même de l'Ill, détruit, dévasté ou fondu dans autre chose, que ce vers demeurera tel quel dans le ciel platonicien des formes pures. Dit plus concrètement : n'y aura-t-il demain plus d'Alsaciens parlant l'alsacien, que les beautés sonores de leur langue resteront gravées quelque part, dans la mémoire universelle. Qu'une telle consolation mystique ne nous dispense pas, toutefois, de continuer les luttes linguistiques, ici et maintenant.

Faut-il dire « Zinc » ou Zink ? La question ne devrait même pas se poser, mais on observa, au début de la séance surtout, et c'était assez comique, un flottement entre la prononciation à la française, quelque chose comme « singue » et la prononciation locale authentique, non pas « Sinngu' non plus, mais franchement Tsink et, encore mieux, Tsénk. Bernard Reumaux, président de l'Académie d'Alsace, qui fit les présentations et les transitions, et le médiéviste alsacien Georges Bischoff, en dialoguant avec son collègue, bafouillèrent plusieurs fois, surjouant leur embarras : Monsieur Zink, euh Zinc, Monsieur Sing ou si l'on préfère Zink...

L'intéressé, les yeux pétillants, avait l'air de d'amuser et de laisser entendre : Les amis, n'en faites pas des tonnes ! « Je me sens alsacien par mon ascendance. » « Zinc », c'est bon pour Paris. Mais ici en Alsace c'est Tsink qu'il convient de dire, tout naturellement. Pas de complexes ! Refaites une psychanalyse. Terrible, affligeante, cette timidité alsacienne qui vous fait trembler et bégayer devant les Français de... l'intérieur. C'est vrai ! A quelle profondeur de l'inconscient s'incruste donc ce reniement de soi, qui à la moindre confrontation vous remonte à la bouche et vous tord la langue ? Un de mes bons amis, qui pourtant défend l'Alsace, ne peut s'empêcher de dire Rixème (pour Rixheim). Ça m'écorche les oreilles ! Et nous tous, en fait, nous saluons Monsieur Fogèle, sinon Wogèle, incapables de dire, comme la langue le commande, Fog'l.

L'histoire nous a ainsi faits, altérés, aliénés gravement, et depuis si longtemps. Georges Zink lui-même, gamin de six, sept ans pendant la guerre, comme Hagenbach situé sur la ligne de front était occupé par les troupes françaises après les premiers combats en août 1914, alors qu'Altkirch à 8 km restait encore allemande, s'était mis à dire son nom en français, quelque chose comme Singue, ce qui lui valut tout de même les railleries de ses camarades qui le surnommèrent en diminutif « Singuel » ! *Lüeg do dr Singuel mit siner Màrinerkappe !* Petite

épreuve d'humiliation et leçon d'humilité qui ont laissé en lui quelques traces et porté des fruits.

Sa poésie ne vieillit pas, pour la raison, paradoxale, qu'elle garde en elle et protège le souvenir d'un monde paysan disparu, un monde dont il percevait lui-même autour de lui partout et sur place, quand il revenait parfois en vacances, la disparition imminente et inéluctable. Les armes foudroyantes du progrès n'épargnent rien. Contre la marche forcée de l'histoire, les stations de la poésie ? Le philtre de la littérature ? On se répète le vers de Hölderlin : *Was bleibt aber, stiften die Dichter*. « Ce qui reste pourtant est l'œuvre des poètes. » Cela veut dire aussi l'inverse : Ce que fondent les poètes demeure et instruit la cohorte des modernes.

Dans sa conférence, donnée debout sur le ton de la causerie, le professeur Michel Zink nous expliqua sa passion pour la civilisation du moyen-âge, qui dérivait de son goût pour le romantisme allemand qu'il devait à l'influence de son père et à la bibliothèque familiale, car sa mère, née Cohn, était elle-même germaniste. Ne pouvant avancer sur leurs brisées, il bifurqua vers les lettres françaises. Solution de continuité ! Mais passage, non séparation. Et par ce passage, la famille Zink pourrait symboliser le devenir de l'Alsace, qui cependant n'est pas destin, n'est pas définitif, reste ouvert. Zink oui, Zinc non.

L'Europe médiévale = le christianisme et plus

Quel intérêt, quel sens, la connaissance du moyen-âge aujourd'hui ? L'Europe a été façonnée comme chrétienne par la civilisation millénaire que l'on appellera « médiévale » (*media tempora*) au 15^e siècle, quand on aura le sentiment d'en sortir et de faire « renaître » les lumières de l'antiquité. Nouvelle période « intermédiaire » : la Renaissance. Le dit « moyen-âge » est donc l'époque où l'Europe s'arrache des cadres de la civilisation romaine latine, tout en conservant le latin comme langue savante et religieuse, théologique et liturgique. Elle s'en arrache, s'en libère, par le christianisme, et forme à côté du latin les littératures originales des langues que parlent les peuples, en s'inspirant de leurs mythologies, celtique et germanique. Elle construit ainsi de nouvelles structures de la psyché et de la conscience morale. Renversement des ordres et des valeurs. « Les premiers seront les derniers. » Heureux et en marche les doux, les faibles, les agneaux, les débonnaires, les pauvres, en esprit et en biens. Malheur aux riches et aux puissants. Malheureux les jaloux et les coléreux. Les vindicatifs. « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (*II Corinthiens* 12, 10). Soyez humbles et charitables les uns avec les autres...

L'expérience de la vie et l'histoire réelle montrent assez vite qu'aucune civilisation ne fonctionne durablement selon ces seules valeurs « célestes », selon ce seul ordre de la charité qui est celui d'un autre royaume, le royaume de Dieu justement. Michel Zink a prévenu les objections : bien sûr, on ne vivait pas comme ça et nous ne vivons pas comme ça aujourd'hui, globalement, mais on savait et nous savons encore qu'il faudrait. Une perpétuelle mauvaise conscience travaille l'homme chrétien. (« La bonne conscience est le souffle du diable. ») Voilà ce que nous devons au moyen-âge et que sa littérature raconte et met en scène. Héritage des plus précieux. Héritage d'humanité, toujours menacé, aujourd'hui plus que jamais ?

Une civilisation vraiment, purement, chrétienne n'existe pas... encore. Ayons l'humilité de le reconnaître. Mais une culture chrétienne, si, qui est essentielle et indispensable au salut. Autrement, les nations s'entretuent et les hommes finiront par détruire la terre. La culture, qui comprend la littérature, la religion, la musique, entretient les vertus d'amour et de paix. Au moyen-âge, la chevalerie et l'amour courtois étaient des compromis esthétiques miraculeux entre d'une part les pulsions antiques dangereuses, apparemment naturelles, de puissance, de domination, d'agressivité, plus les désirs érotiques, et, d'autre part, les idéaux chrétiens de non-violence, de sacrifice et de chasteté. A l'excès : « il est bon pour l'homme de ne point toucher la femme » (*I Corinthiens 7, 1*). A défaut d'entrer ensemble dans le royaume nouveau, gardons-nous des folies et maintenons des équilibres, cultivons la sagesse.

Qu'il s'adresse au « grand public » ou à celui du Collège de France, Michel Zink a le don de faire entrevoir le sens profond des phénomènes et l'actualité d'un passé lointain. Suivirent une évocation de l'œuvre poétique de Georges Zink, par la professeure Martine Blanché, et la lecture de quelques poèmes et de leur traduction par Edgar Zeidler, linguiste, professeur d'allemand aussi, accompagné d'un de ses étudiants, Antoine Schneider, acteur au Théâtre alsacien de Guebwiller.

La librairie *Mille feuilles* d'Altkirch tenait un stand. Des piles de livres. Abondance et variété. Michel Zink dédicait. On se servait et on allait vers lui. D'instinct, sans avoir le temps de feuilleter, pressé par la foule, j'ai choisi *L'humiliation, le Moyen-Age et nous* et *D'autres langues que la mienne*. Deux livres majeurs qui, je m'en suis rendu compte après, parlent indirectement de l'Alsace ou dont l'Alsace peut tirer quelque enseignement. J'en parlerai dans un prochain article.

Jean-Paul Sorg

Texte publié dans *L'Ami-Hebdo*, 21 avril 2019